ANDRÉE A. MICHAUD

BONDRÉE

roman noir

Prix des lecteurs
Quais du Polar / 20 Minutes 2017

QUAIS DU POLAR FESTIVAL INTERNATIONAL LYON

20 minutes

RIVAGES

À l'été 67, une jeune fille disparaît dans les épaisses forêts entourant Boundary Pond, un lac des confins du Québec rebaptisé Bondrée par un trappeur enterré depuis longtemps. Elle est retrouvée morte, sa jambe déchirée par un piège rouillé. L'enquête conclut à un accident : Zaza Mulligan a été victime des profondeurs silencieuses de la forêt. Mais lorsqu'une deuxième adolescente disparaît à son tour, on comprend que les pièges du trappeur ressurgissent de la terre et qu'un tueur court à travers les bois de Bondrée.

Une écriture raffinée au service d'atmosphères angoissantes et de subtiles explorations psychologiques, dans la plus pure tradition de *Twin Peaks* de David Lynch.

Andrée Michaud, romancière québécoise de premier plan, est l'auteur de dix ouvrages, dont *Le Ravissement* (2001, Prix du Gouverneur général du Canada) et *Mirror Lake* (2007, Prix Ringuet).

Bondrée a reçu le Prix du Gouverneur général du Canada, le Prix Arthur Ellis et le Prix Saint-Pacôme du roman policier.

ANDRÉE A. MICHAUD

Bondrée

Collection dirigée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

© Éditions Québec Amérique inc., 2014
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016

ISBN : 978-2-7436-3772-9

À mon père

Bondrée est un territoire où les ombres résistent aux lumières les plus crues, une enclave dont l'abondante végétation conserve le souvenir des forêts intouchées qui couvraient le continent nord-américain il y a de cela trois ou quatre siècles. Son nom provient d'une déformation de « boundary », frontière. Aucune ligne de démarcation, pourtant, ne signale l'appartenance de ce lieu à un pays autre que celui des forêts tempérées s'étalant du Maine, aux États-Unis, jusqu'au sud-est de la Beauce, au Québec. Boundary est une terre apatride, un no man's land englobant un lac, Boundary Pond, et une montagne que les chasseurs ont rebaptisée Moose Trap, le Piège de l'orignal, après avoir constaté que les orignaux s'aventurant sur la rive ouest du lac étaient vite piégés au flanc de cette masse de roc escarpée avalant avec la même indifférence les soleils couchants. Bondrée comprend aussi plusieurs hectares de forêt appelés Peter's Woods, du nom de Pierre Landry, un trappeur canuck installé dans la région au début des années 40 pour fuir la guerre, pour fuir la mort en la donnant. C'est dans cet éden qu'une dizaine d'années plus tard, quelques citadins en mal de silence ont choisi d'ériger des chalets, forçant Landry à se réfugier au fond des bois, jusqu'à ce que la beauté d'une femme nommée Maggie Harrison ne l'incite à revenir rôder près du lac et que l'engrenage qui allait transformer son paradis en enfer se mette en branle.

Les enfants étaient depuis longtemps couchés quand Zaza Mulligan, le vendredi 21 juillet, s'était engagée dans l'allée menant au chalet de ses parents en fredonnant *A Whiter Shade of Pale*, propulsé par Procol Harum aux côtés de *Lucy in the Sky with Diamonds* dans les feux étincelants de l'été 67. Elle avait trop bu, mais elle s'en fichait. Elle aimait voir les objets danser avec elle et les arbres onduler dans la nuit. Elle aimait la langueur de l'alcool, les étranges inclinaisons du sol instable, qui l'obligeaient à lever les bras comme un oiseau déploie ses ailes pour suivre les vents ascendants. Bird, bird, sweet bird, chantait-elle sur un air qui n'avait aucun sens, un air de jeune fille soûle, ses longs bras mimant l'albatros, les oiseaux d'autres cieux tanguant au-dessus des mers déferlantes. Tout bougeait autour d'elle, tout s'animait d'une vie molle, jusqu'à la serrure de la porte d'entrée, dans laquelle elle ne parvenait pas à introduire sa clé. Never mind, car elle n'avait pas vraiment envie de rentrer. La nuit était trop belle, les étoiles trop lumineuses. Elle avait donc rebroussé chemin, retraversé l'allée bordée de cèdres, puis elle avait marché sans autre but que de s'enivrer de son ivresse.

À quelques dizaines de pieds du terrain de camping, elle s'était engagée dans Otter Trail, le sentier où elle avait embrassé Mark Meyer au début de l'été avant d'aller raconter à Sissy Morgan,

son amie de toujours et pour toujours, à la vie à la mort, à la vie à l'éternité, que Meyer frenchait comme une limace. Le souvenir flasque de la langue molle cherchant la sienne en se tortillant avait fait monter un goût de bile acide dans sa gorge, qu'elle avait combattu en crachant, ratant de peu le bout de ses sandales neuves. Esquissant quelques pas maladroits qui lui avaient arraché un fou rire, elle s'était enfoncée dans la forêt. Les bois étaient calmes et aucun bruit n'altérait la quiétude des lieux, pas même celui de ses pieds sur le sol spongieux. Puis un léger souffle de vent avait effleuré ses genoux et elle avait entendu un craquement derrière elle. Le vent, s'était-elle dit, wind on my knees, wind in the trees, sans se soucier davantage de l'origine de ce bruit au sein du silence. Son cœur n'avait cependant fait qu'un bond quand un renard avait détalé devant elle et elle s'était remise à rire, un peu nerveusement, songeant que la nuit suscitait la peur parce que la nuit aimait la peur dans les yeux des enfants. Isn't it, Sis ? avait-elle murmuré en se rappelant les jours lointains où elle tentait avec Sissy de provoquer les fantômes qui peuplaient la forêt, celui de Pete Landry, celui de Tangara, la femme dont les robes rouges avaient ensorcelé Landry, et celui de Sugar Baby, dont on entendait les jappements au sommet de Moose Trap. Tous ces fantômes avaient aujourd'hui disparu de l'esprit de Zaza, mais la noirceur du ciel sans lune ravivait le souvenir de la robe rouge qui s'enfuyait entre les arbres.

Elle s'apprêtait à bifurquer dans un sentier coupant Otter Trail quand un autre craquement avait retenti derrière elle, plus fort que le premier. Le renard, s'était-elle dit, fox in the trees, refusant que l'obscurité gâche son plaisir en exhumant ses stupides peurs d'enfant. Elle était vivante, elle était ivre, et la forêt pouvait bien s'écrouler autour d'elle, elle ne flancherait ni devant la nuit ni devant les aboiements d'un chien mort et enterré depuis des siècles. Elle avait recommencé à fredonner *A Whiter Shade of Pale* parmi les arbres ondoyants,

s'imaginant danser un slow torride dans les bras puissants d'un inconnu, puis elle s'était arrêtée net après avoir failli trébucher sur une racine tordue.

Le craquement s'était rapproché et la peur, cette fois, était parvenue à se frayer un chemin sur sa peau moite. Who's there ? avait-elle demandé, mais le silence était retombé sur la forêt. Who's there ? avait-elle crié, puis une ombre avait traversé le sentier et Zaza Mulligan s'était mise à reculer.

PIERRE LANDRY

Je me souviens de Weasel Trail et d'Otter Trail, je me souviens de Turtle Road, de la côte Croche et des huards, des vagues et des quais flottant sur la brume. Je n'ai rien oublié des forêts de Bondrée, d'un vert à ce point pénétrant qu'il me semble aujourd'hui issu de la seule luminosité du rêve. Et pourtant rien n'est plus réel que ces forêts où coule encore le sang des renards roux, rien n'est plus vrai que ces eaux douces dans lesquelles je me suis baignée longtemps après la mort de Pierre Landry, dont le passage au cœur des bois continuait de hanter les lieux.

De nombreuses histoires circulaient à propos de cet homme qu'on prétendait frappé d'une rage étrange, des histoires de bestialité, de sauvageté et de folie desquelles il ressortait qu'en refusant la guerre, Landry avait signé un pacte de sang avec la forêt. Certains puisaient à ces légendes absurdes pour expliquer pourquoi Landry s'était pendu dans sa cabane, mais la version la plus plausible parlait simplement d'une histoire d'amour et d'une femme qu'il avait surnommée Tangara, confondant ses robes rouges avec le vol des oiseaux écarlates. Le souvenir de cette femme, qu'on associait spontanément à celui de Landry, s'était peu à peu immiscé dans la mémoire de Boundary. On

en avait fait un fantôme que les enfants appelaient le soir venu en guettant les ténèbres qui dansaient sur la grève. Tangara, chuchotaient-ils, peureux, Tangara de Bondrée, espérant voir surgir du fin brouillard léchant la rive la silhouette de cette femme-oiseau née de quelques bouts de soie rouge assemblés par l'esprit dérangé de Landry. Je n'osais pour ma part invoquer Tangara, craignant confusément que son fantôme se matérialise devant moi pour me prendre en chasse. Je préférais, juchée dans un arbre immense, guetter la venue éclatante des tangaras dans l'épaisseur du couvert forestier de Bondrée, à peine entamé par la construction de la route menant au lac.

C'est cette route, disait-on, qui avait obligé Landry à reculer au fond des bois, puis les chalets arrivés par la route, puis les hommes, les femmes, les voix accompagnant le vacarme des pelles et des moteurs. Peu après ces bouleversements, des taches de couleur étaient apparues dans le paysage encore vierge, créant une mince enclave où, quelques mois par année, la couleur s'animait, s'opposant à l'immensité de la verdure au sein de laquelle Landry avait établi son risible empire.

En dépit du nombre relativement peu élevé d'estivants, la présence de l'homme, pour un temps, contrariait la nature sauvage du lieu. Dès le début juin, les portes commençaient à claquer, les radios à grésiller, et on entendait parfois un enfant crier qu'il avait attrapé un mené. C'est cependant en juillet que Bondrée s'animait, ramenant son lot d'adolescents, de mères exténuées, d'animaux de compagnie et de voitures familiales à ce point chargées qu'on les voyait presque fumer dans le dernier tournant menant à Turtle Road, le chemin de gravier ceinturant le lac, qui empruntait, disait-on, la route tracée par le lent exode de tortues venues d'anciennes rivières. Tous ces gens dont les automobiles brinquebalaient sur Turtle Road formaient une communauté mixte où anglophones et francophones originaires du Maine, du New Hampshire ou du Québec se côtoyaient sans presque se parler, se contentant

souvent d'un signe de la main, d'un bonjour ou d'un hi ! reflétant leur différence, mais indiquant le lien qui les unissait au lieu, qu'ils avaient choisi pour tenter de marquer leur appartenance lointaine à une nature qui les excluait.

Nous arrivions pour notre part après la Saint-Jean et la fin des classes, beau temps, mauvais temps. Cet été-là, mon père nous avait toutefois payé trois jours de Pitoune, de barbe à papa, de hot dogs steamés et de voyages intersidéraux à l'Expo 67, au terme desquels, l'esprit chargé d'Afrique et de spoutniks, nous avions pris la route pour Bondrée, reprenant du même coup ces gestes familiers sans lesquels aucun été n'aurait mérité ce nom.

Le rituel était toujours le même et il avait le goût d'une liberté n'appartenant qu'à l'insouciance. Pendant que mes parents déchargeaient la voiture, je descendais près du lac m'enivrer des odeurs de Bondrée, mélange de senteurs d'eau, de poisson, de conifères chauffés et de sable mouillé se combinant à celles légèrement moisies qui imprégnaient le chalet jusqu'en septembre malgré les fenêtres ouvertes, malgré l'arôme des steaks et des poudings aux fruits, l'âcre parfum des fleurs sauvages ramassées par ma mère. Ces odeurs qui couraient de juin jusqu'aux nuits fraîches n'ont d'égal que l'humidité de l'atmosphère constituant ma mémoire de l'enfance, saturée de vert et de bleu, de gris couvert d'écume. Elles contiennent au creux de leur spectre ensoleillé la moiteur des étés où j'ai grandi.

Je n'avais que six ans à l'époque où mes parents ont acheté le chalet, une construction de bardeaux de cèdre entourée de bouleaux et d'épinettes ombrageant une pièce vitrée de laquelle nous pouvions admirer le lac. C'est pour cette raison qu'ils avaient acquis cette propriété, pour la véranda et pour les arbres, qui leur redonnaient accès à un rêve de pureté que la vie leur avait enlevé. Ils n'avaient que vingt ans quand mon frère Bob est né, vingt-trois quand je suis arrivée à mon

tour, vingt-huit lorsque Millie s'est pointée et, s'ils n'étaient pas pour autant devenus vieux, leur vision du bonheur s'était rétrécie, elle avait pris la forme d'une véranda et d'un jardin fou où poussaient pêle-mêle le persil et les glaïeuls.

Je ne savais rien de ces rêves envolés avec la virginité de ma mère, le lavage de couches et le paiement des multiples factures s'accumulant sur le bureau de mon père, tassé dans un coin du salon. Je ne me rendais pas compte que mes parents étaient encore jeunes, que ma mère était belle, que mon père riait comme un enfant quand il parvenait à oublier qu'il en avait trois. Le samedi matin, il sautait sur sa vieille bicyclette et effectuait le tour du lac en plus ou moins quarante minutes. Ma mère le chronométrait, le regardait filer entre les arbres, s'engager dans le tournant de la baie des Ménard, et poussait un cri de victoire s'il battait son propre record. Trente-neuf minutes, Sam ! s'exclamait-elle avec un enthousiasme dont l'ardeur m'échappait, car j'ignorais que mon père était un athlète reconverti dans la quincaillerie et qu'il aurait pu coiffer et décoiffer au poteau la poignée d'ados qui essayaient d'impressionner les filles en descendant la côte Croche, que les Anglais nommaient Snake Hill, les pieds sur le guidon de leur bicyclette.

La vie de mes parents commençait avec moi et je ne pouvais me figurer qu'ils avaient un passé. La fillette qui posait en noir et blanc sur les photos rassemblées dans la boîte de chocolats Lowney's tenant lieu d'album familial ne ressemblait en rien à ma mère, pas plus que le garçon aux cheveux rasés mâchouillant un brin de foin près d'une clôture de perches ne ressemblait à mon père. Ces enfants appartenaient à un univers n'ayant aucun point commun avec les adultes dont l'image immuable était garante de la stabilité du monde. Florence et Samuel Duchamp n'avaient d'identité qu'en tant que pourvoyeurs, que protecteurs ou qu'empêcheurs de tourner en rond. Ils étaient là et seraient toujours là, figures familières dont j'étais l'unique raison d'être avec Bob et Millie.

Ce n'est qu'au cours de cet été, quand les événements se sont précipités et que mes repères ont commencé à vaciller, que j'ai compris que la fragilité des petits personnages confinés dans la boîte de chocolats Lowney's avait survécu aux années, de même que ces peurs enfouies au cœur de toute enfance, qui refont instantanément surface lorsque vous constatez que la stabilité du monde repose sur des assises qu'un simple coup de vent mauvais peut emporter.

Sissy Morgan et Elisabeth Mulligan, dite Zaza, les deux filles par qui le malheur allait surgir, n'étaient encore que des gamines quand nous avons emménagé à Bondrée, mais elles ne se lâchaient déjà pas d'un pouce, Zaza toujours vêtue de la même façon que Sissy, et vice versa. Des jumelles, aurait-on dit, l'une rousse et l'autre blonde, qui dévalaient la côte Croche en criant look, Sissy, look ! run, Zaza, run ! poursuivies par je ne sais quelle créature les obligeant à courir jusqu'au bout de leur souffle. Run, Zaza, run ! Ma mère les avait surnommées les Andrews Sisters, même si les sœurs Andrews étaient trois et chantaient cent fois mieux que Sissy et Zaza.

Ma mère, Florence Richard de son nom de jeune fille, adorait tout ce qui était passé de mode, y compris les Andrews Sisters, à l'exemple de qui elle s'essayait parfois à danser sur *Boogie Woogie Bugle Boy.* Dans les rares moments où elle se laissait aller à ce qui m'apparaissait comme une forme d'exhibitionnisme, je me poussais aussi loin que possible de la voix des sœurs Andrews grésillant sur le vieux pick-up du chalet, car j'avais honte de voir ma mère se donner ainsi en spectacle. La danse n'était pas pour les mères. La jeunesse non plus. Elles n'existaient que pour les LaVerne, les Maxene et

les Patty Andrews, pour le genre de filles que deviendraient Zaza Mulligan et Sissy Morgan, pareilles à Denise Lachapelle, l'une de nos voisines, en ville, qui s'habillait de façon provocante et avait plein d'amis qui passaient la prendre le samedi soir dans leur décapotable ou sur leur moto, des Kawa 750 qui vrombissaient dans l'air tiède et soulevaient l'envie de mon père, qui n'avait même pas les moyens de remplacer sa vieille Ford 59.

Sissy et Zaza étaient à mes yeux des Denise Lachapelle en puissance, qui feraient tourner la tête des garçons et se maquilleraient le samedi soir. Mais dans l'esprit de la plupart des gens, elles n'étaient que des enfants gâtées, pourries, des gamines mal aimées à qui rien n'était interdit, qui penchaient du côté où soufflait le vent, appuyées l'une sur l'autre, et finiraient par se casser. Pas des mauvaises graines. Des plantes sans tuteur, c'est tout, qu'on ne pouvait empêcher d'avoir un faible pour le soleil. J'aurais voulu être celle qui transformerait leur duo en trio, mais elles n'avaient que faire d'une petite morveuse de quatre ou cinq ans leur cadette qui croyait les impressionner en leur montrant sa collection d'insectes vivants ou en attrapant des crapauds. Hew ! s'écriaient-elles, is this your brother ? Puis elles s'esclaffaient et me donnaient un bonbon ou une gomme balloune parce qu'elles me trouvaient mignonne, she's so cute, Sissy. Elles se sauvaient ensuite et me laissaient seule avec mon crapaud, mes sauterelles, mes cigales et mes friandises. Je demandais parfois à ma mère ce que signifiaient « frogue », « foc » ou « chize ». Fromage, me répondait-elle, pendant que son sourire s'élargissait sur le mot « cheese » et qu'elle exécutait une pirouette de mère par-dessus le mot « foc », une pirouette de pisseuse qui ne risquait pas de lui rabattre la jupe en haut des cuisses. Elle me décrivait alors des animaux qui habitaient au pôle Nord et parlaient l'esquimau, n'importe quoi, des réponses de grands, d'adultes qui ont oublié à quel point un mot détourné de son sens peut perturber l'enfance.

Les bonbons, je ne les mangeais jamais. Je les rangeais dans mon coffre au trésor, une boîte de fer-blanc rectangulaire ornée d'un sapin de Noël et contenant aussi des pierres, des plumes, des bouts de branches et des peaux de couleuvres. Je me réservais cependant les gommes ballounes pour les moments spéciaux, quand je venais d'apercevoir un raton laveur fouiller dans les poubelles ou une truite attraper une mouche à la surface du lac. La moindre crotte de lièvre collée à mes pichous de toile rouge devenait un événement dont je m'emparais pour courir me cacher sous un pin de Virginie dont les branches touchaient le sol, un espace ombrageux que j'appelais ma cabane, et je déballais la bubble gum en répétant here, a baby yum for you, littoldolle. Avec mes allures de garçon manqué, je n'avais rien d'une poupée, mais j'étais fière de projeter aux yeux des deux créatures les plus fascinantes de Bondrée, sauterelles et salamandres incluses, une image ayant la perfection de leur univers doré. J'écrasais la baby yum du bout des doigts, jusqu'à ce qu'elle soit bien molle, et me la collais au palais en souriant : here, littoldolle. Ces gommes ballounes étaient en quelque sorte les ancêtres des Pall Mall que je convoiterais plus tard, la marque distinctive de Sissy et de Zaza, qui parvenaient à faire éclater d'énormes bulles sans qu'elles leur collent au visage. Dans ma cabane, je m'exerçais à crever des bulles comme on s'exerce à créer des ronds de fumée, puis j'enterrais la gomme sous les aiguilles de pin et retournais au lac, aux pistes d'écureuils, à tout ce qui me comblait alors, à ces choses simples remplies d'odeurs qui me permettraient de revivre mon enfance et de toucher la simplicité du bonheur chaque fois qu'un froissement d'ailes soulèverait un parfum de genièvre.

Le dernier été que nous avons passé à Bondrée s'est toutefois chargé d'une nouvelle odeur, celle de la chair, à la fois sexe et sang, qui montait de la forêt humide quand le soir tombait et que le nom Tangara se répercutait sur la montagne. Rien

ne laissait pourtant présager ce parfum tenace quand les feux de camp, un à un, s'étaient allumés autour du lac, celui des Ménard, celui des Tanguay, celui des McBain. Rien ne semblait pouvoir assombrir l'indolence bronzée de Boundary, car c'était l'été 67, l'été de *Lucy in the Sky with Diamonds* et de l'Exposition universelle de Montréal, car c'était le Summer of Love, clamait Zaza Mulligan pendant que Sissy Morgan entonnait *Lucy in the Sky* et que Franky-Frenchie Lamar, munie d'un cerceau orangé, dansait le hula hoop sur le quai des Morgan. Juillet nous offrait sa splendeur et personne ne soupçonnait alors que les diamants de Lucy seraient sous peu broyés par les pièges de Pete Landry.

L'écho des pièges avait cependant claqué jusqu'aux confins du Maine, puisque Zaza Mulligan et Sissy Morgan, que l'on considérait comme le genre de filles qui s'oublient au bout d'une nuit, allaient bientôt marquer au fer rouge la mémoire de Bondrée et nous prouver du même coup que les êtres comme Pete Landry, trop intimement liés à la forêt, ne mouraient jamais tout à fait. À la suite de Landry, elles allaient s'engager dans les méandres d'une forêt piétinée par l'homme pour devenir des légendes à leur tour, des histoires où la rousse et la blonde finiraient par se confondre, puisque là où l'on voyait Sissy, on était certain d'apercevoir Zaza. Les gamins avaient même inventé une chanson stupide qu'ils entonnaient sur l'air d'*Only the Lonely* chaque fois que les deux filles passaient en se dandinant, mais celles-ci s'en moquaient, elles étaient les princesses de Boundary, les lolitas rousse et blonde qui faisaient baver les hommes depuis qu'elles avaient appris à se servir de leurs jambes bronzées pour appâter les regards.

La plupart des femmes ne les aimaient pas, non seulement parce qu'elles avaient un jour ou l'autre surpris leur mari ou leur fiancé en train de reluquer le nombril de Zaza, mais parce que Sissy et Zaza n'aimaient pas les femmes. Zaza ne supportait que Sissy, et vice versa. Les autres n'étaient que des

concurrentes dont elles évaluaient le potentiel de séduction en se poussant du coude et en ricanant. Les hommes non plus n'aimaient pas ces filles qui semblaient n'avoir d'autre but que d'exciter en eux ce qu'ils croyaient n'appartenir qu'aux autres hommes. Elles n'étaient à leurs yeux que des objets sur lesquels il leur arrivait de fantasmer, imaginant les pires cochonneries, Zaza les cuisses ouvertes, Sissy agenouillée, des aguicheuses qu'ils jetteraient avec leur kleenex, honteux d'avoir agi comme tous les hommes, quand leur conjointe les appellerait pour le souper.

On n'avait donc pas été surpris d'apprendre ce qui leur était arrivé. Ces filles l'avaient cherché, voilà ce que la plupart des gens ne pouvaient s'empêcher de penser, et ces pensées soulevaient en eux une espèce de repentir gluant qui leur donnait envie de se battre à coups de poing, de se gifler jusqu'au sang, car ces filles étaient mortes, bon Dieu, dead, for Christ's sake, et personne, pas plus elles que les autres, ne méritait la fin qu'on leur avait réservée. Il avait fallu ce malheur pour qu'on songe à ces filles autrement qu'à des intrigantes, pour qu'on comprenne que leur attitude ne cachait rien qu'un vide immense où chacun se jetait bêtement, ne voyant que la peau bronzée couvrant le vide. Si la vie ne leur avait coupé l'herbe sous le pied, elles auraient peut-être réussi à combler ce trou béant et à aimer les autres femmes. Mais il était trop tard et personne ne saurait jamais si Zaza et Sissy étaient pourries à l'os, destinées à devenir ce qu'on appelait des bitches et des vieilles bitches. Alors on leur en voulait presque d'être mortes et de provoquer ces examens de conscience où on prenait la mesure de sa banalité et de sa mesquinerie, de l'aisance avec laquelle on parvenait à juger et à condamner sans d'abord se regarder bien en face dans le miroir.

Heureusement que septembre était venu car, à la fin de l'été, pas moins de la moitié des membres de la petite communauté de Bondrée se détestait la face au point de s'en confesser, alors

que l'autre moitié apprenait lentement les vertus du mensonge quand il est question de l'image qu'on a de soi. J'étais pour ma part à l'abri de la culpabilité qui rongeait les plus grands, ne connaissant ni le véritable sens du mot « bitch » ni le poids du péché de la simple pensée, de cette horrible tentation qui vous bousille une conscience autant que le geste assumé. Si j'évitais les miroirs, ce n'était ni à cause de Sissy ni à cause de Zaza, mais parce que j'avais douze ans et me trouvais moche. J'éprouvais au contraire une réelle admiration pour ces deux filles aux cheveux soyeux qui sentaient la pêche et le muguet, qui lisaient des romans-photos et dansaient le rock'n'roll comme ces groupies qui se déhanchaient à la télé sur des chansons traduites par les Excentriques ou César et les Romains. Elles représentaient à mes yeux l'incarnation d'une féminité à laquelle je n'osais aspirer, une féminité de magazine réservée aux filles qui avaient de longues jambes et des ongles laqués. Je les observais de loin et tentais d'imiter leur démarche et leurs poses, leur façon de tenir leur cigarette, tout en rêvant du jour où je rejetterais autour de moi la fumée d'une Pall Mall à la manière de Zaza Mulligan, en renversant la tête en arrière et en arrondissant les lèvres face au soleil de midi. Je ramassais une brindille et la tenais délicatement entre l'index et le majeur en disant foc, Sissy, disse boy iz a frog, jusqu'à ce que la plainte d'un huard ou le martèlement d'un pic-bois me ramène au lac, à la rivière et aux arbres.

Je rêvais d'avoir une amie, moi aussi, à qui j'aurais pu dire foc en me déhanchant, mais la seule adolescente de mon âge à Bondrée était une fille de Concord, Massachusetts, qui se prenait pour Vivien Leigh dans *Gone with the Wind* et passait ses journées à s'éventer sur la terrasse de ses parents. Taratata ! De toute façon, je ne baragouinais à l'époque que quelques mots d'anglais, see you soon, racoon, et autres niaiseries du genre, et demeurais persuadée que Jane Mary Brown, c'était le nom de la fille, ne savait même pas traduire yes et no en

français. Franky, I not gave a down, avais-je rétorqué le jour où elle m'avait fermé sa porte au nez, massacrant allègrement la célèbre réplique que Clark Gable assène à Vivien Leigh dans la lumière déclinante d'une Virginie en flammes. « Frankly, my dear, I don't give a damn. » Le cas Jane Mary Brown était réglé.

Françoise Lamar, dont les parents avaient acheté le chalet voisin du nôtre l'année d'avant, parlait pour sa part un anglais aussi impeccable que son français malgré un prénom qui la faisait rager chaque fois qu'un anglophone essayait de le prononcer. C'est sa mère, Suzanne Langlois, qui avait insisté pour que sa fille porte un prénom typiquement français, même si Franky était née d'un père anglophone en plein cœur du New Hampshire. Au début de l'été 67, elle avait abandonné la chaise longue où elle se faisait rôtir du matin au soir pour se rapprocher de Sissy et de Zaza et elle s'était mise à fumer des Pall Mall, qu'elle cachait sous l'élastique de son bermuda ou de son short à pois quand elle quittait le chalet familial en claquant la porte moustiquaire. J'ignore comment elle s'y était prise, mais il ne lui avait pas fallu plus de quelques jours pour se faire accepter par le duo Sissy-Zaza, que je croyais inébranlable. À partir de ce moment, ce ne sont plus deux paires de jambes qu'on voyait allongées sur le bastingage du hors-bord des Mulligan, mais trois, qui se perdaient dans un nuage de fumée blanche pendant que la radio diffusait les succès du jour.

C'est ainsi qu'a commencé, longtemps après celle de Pierre Landry, l'histoire de l'été 67 et de *Lucy in the Sky with Diamonds*, avec cette amitié et ces trois paires de jambes qu'on apercevait partout, qu'on voyait trop, omniprésentes, suivies de blagues obscènes et de rires gras qui tombaient avec les kleenex dans les égouts à ciel ouvert.

Pour les marchands de Jackman et de Moose River à qui il vendait ses peaux, Pierre Landry était rapidement devenu Peter ou Pete Laundry, un sauvage baragouinant un franglais élémentaire et se parfumant à l'huile de castor. Et c'est ce qu'il était, un sauvage, un exilé, qui n'en avait pas pour autant rompu tout contact avec ses semblables. Près de Moose Trap, il recevait parfois la visite d'un chasseur en octobre, d'un pêcheur en juin, avec qui il partageait son quarante onces de Canadian Club, mais il passait ses hivers à admirer seul la beauté glacée de Boundary, qu'avec son accent de Canuck, il avait rebaptisé Bondrée, le rude pays de Bondrée. Parmi ses visiteurs plus réguliers, figurait un jeune homme surnommé Little Hawk, un grand jack au nez en bec d'aigle à qui Landry avait appris les rudiments de la trappe, qu'il tenait lui-même de son père et de son grand-père, qui s'étaient nourris de tout ce que la Beauce comptait d'animaux à fourrure et à plumes. Little Hawk était son ami, le seul homme avec qui il consentait à lever ses pièges, le seul être humain, en fait, avec qui il acceptait de partager la mort. Little Hawk et lui ne parlaient pas la même langue, à quelques mots près, mais ils utilisaient le même langage, celui des gestes et des silences qu'impose la survie. Quand Little

Hawk restait pour la nuit, ils s'assoyaient sur la galerie branlante de Pete et ils écoutaient la forêt, les grognements et les couinements des animaux s'entre-dévorant. C'est à la façon dont Little Hawk inclinait alors la tête que Pete avait deviné qu'ils étaient pareils, deux êtres admettant la triste nécessité de ce que certains appelaient la cruauté, mais qui n'était que l'écho de la respiration archi-millénaire de la terre. Puis un jour, Little Hawk avait cessé de venir. Landry l'avait attendu, et il avait conclu de son absence que celui-ci était tombé dans le piège que lui-même avait fui en quittant le Québec, refusant d'être jeté dans une guerre dont il ne comprenait rien et où la mort n'avait à ses yeux aucun sens. Little Hawk n'avait pas eu sa chance. Comme des milliers d'autres jeunes Yankees, il avait gagné à la loterie de Roosevelt un aller simple pour l'Europe, enrôlé avec tous ceux que l'on considérait comme aptes à se battre sans s'interroger sur leur aptitude à mourir ou à côtoyer la mort.

Sans personne avec qui parler de la beauté des forêts et des bêtes s'y multipliant, Landry s'était muré dans le silence. Au début, il parlait encore aux arbres et aux animaux, il s'adressait à la limpidité du lac. Il conversait aussi avec lui-même, annonçant le temps qu'il ferait, décrivant les orages, se racontant même quelques blagues éculées, quelques histoires de pêcheurs enroulés dans leur ligne, puis la parole l'avait peu à peu quitté. Il pensait les mots, mais ceux-ci demeuraient en lui, se diluaient dans la pensée, se dissipaient sur le contour des choses qu'il n'était plus utile de nommer. Si l'idée subsistait, elle ne se déclinait plus en sons. À l'époque où Little Hawk lui rendait visite et partageait ses truites mouchetées, il avait pourtant redécouvert le vrai sens de la parole dans les nuits ponctuées de silence. Little Hawk n'était pas bavard, mais il lui avait redonné le goût de commenter le ciel, de dire bleu ou nuage, midnight blue ou stormy clouds. Little Hawk parti, le bleu n'avait soudain plus de raison d'être, ni les sourires qu'il

tentait de s'adresser dans le petit miroir surmontant l'évier taché où il faisait sa toilette et lavait ses casseroles.

Puis le bleu était soudain réapparu avec l'arrivée des pics et des pelles, des engins vrombissants qui construisaient une route et des cabanes, le bleu et toutes les couleurs de la création avec l'arrivée imprévue de Maggie Harrison, qui courait près du lac dans ses robes écarlates, qui dansait sous la lune et faisait chavirer les cieux. S'il en avait eu le pouvoir, Landry aurait renvoyé au diable les machines infernales qui semblaient n'avoir d'autre but que de détruire tout ce qui lui appartenait, le silence, l'eau claire, le vol éthéré des huards, mais les longs cheveux noirs de Maggie Harrison étaient rapidement parvenus à assourdir le vacarme incessant. Tout de suite il était tombé amoureux de cette femme à la peau trop claire dont il avait ravi l'image pour la rebaptiser Marie dans l'eau pure d'un ruisseau. Tout de suite il s'était mis à l'observer qui nageait vers le large, qui arpentait la plage avec son chien, Sugar, Sugar Baby my love. Dissimulé sous le couvert des arbres, Landry la regardait danser avec les vagues et chuchotait Marie, Baby, my love. Tout bas il répétait les mots traduisant son amour, tout bas, pour ne pas l'effrayer, my love, car Maggie Harrison, avec les couleurs de la création, lui avait redonné le goût des mots récitant l'allégresse, Marie, sweet bird, Tangara de Bondrée.

La lune de miel avait duré un temps, puis d'autres mots avaient brutalement répondu au chant d'amour de Pierre Landry, d'autres mots indécents, bastard, savage, prononcés par les hommes qui l'avaient vu quitter les bois pour marcher vers la plage. Bastard, savage, alors qu'il voulait simplement se rapprocher, alors qu'il tentait simplement d'effleurer le contour des choses lui ayant rendu la parole. Il avait allongé les bras et Marie l'avait repoussé, step back, au moment même où il allait toucher ses mains, ses yeux, ses lèvres rouges qui disaient don't, ses lèvres étincelantes qui s'ouvraient sur un grand trou noir et criaient don't, stay away, don't touch me !

Le jour même, Pierre Landry s'était enfoncé dans les bois et on ne l'avait plus revu aux abords de Boundary Pond. C'est Willy Preston, un trappeur surnommé The Bear, qui l'avait trouvé pendu dans sa cabane quelques semaines plus tard, probablement mort avec la nouvelle lune, son cadavre dévoré par les mouches et les asticots. Près de la cabane, reposait le corps de Sugar Baby, Sugar Baby my love, disparu le matin, éventré par un piège. Peu avant le coucher du soleil, on avait vu Preston sortir du bois en tenant contre lui la dépouille de Sugar Baby. L'écho des hurlements de Maggie Harrison avait alors fendu le vol éthéré des huards, il s'était marié à leur plainte et avait soulevé des frissons jusque sur les bras affairés des hommes. Après deux ou trois nuits, l'écho s'était éteint sur les flancs de Moose Trap et Maggie Harrison avait quitté Bondrée en appuyant son ombre sur l'épaule affaissée de son mari. Tout comme Landry, on ne les avait jamais plus revus dans la région, ni elle ni lui, qui hurlaient le nom de Sugar Baby.

Parmi tous les gens qui fréquentaient Bondrée à l'époque, seuls Don et Martha Irving, de même que les Tanguay, Jean-Louis, Flora et le vieux Pat, avaient connu Pete Landry, pour autant que l'on puisse connaître un homme ne sortant du bois que pour s'y engouffrer aussitôt. Ils l'avaient plutôt aperçu dans la baie devenue depuis la baie des Ménard, qui démolissait sa cabane en grognant afin de la reconstruire plus loin, là où les pelles et les machines ne viendraient pas. Ils l'avaient aussi vu à l'embouchure de la Spider River, lavant ses vêtements à l'eau claire, sans savon pour en déloger la crasse, nu comme un ver, famélique, les os de ses hanches formant une coupe où reposait le ventre creux.

Certains avaient talonné Don et Martha Irving pour qu'ils leur racontent ce qu'ils savaient de Landry, mais Don se contentait de marmonner que ça ne regardait personne, none of your goddam business, pendant que Martha leur soufflait au visage la fumée de sa quarantième Player's de la journée.

Même chose pour Pat Tanguay, qui refusait de parler de Landry, par respect pour les morts, disait-il en trimballant son panier de poissons agonisants, et parce qu'il détestait les racontars naissant inévitablement des témoignages, quels qu'ils soient. Flora, sa bru, ne se gênait toutefois pas pour multiplier les inventions à propos de Landry. Elle lui avait un jour rendu visite à sa cabane, entre voisins il fallait se connaître. Devant l'accueil glacial de Landry, elle avait reculé jusqu'à la porte, où elle avait déchiré sa robe de coton rose, dont quelques fils étaient demeurés accrochés au chambranle. Flora Tanguay ne ratait jamais une occasion de raconter cette expédition, décrivant les peaux de castor suspendues aux murs de Landry comme autant de cadavres vous fixant de leurs yeux laiteux, greffant à ces cadavres des têtes de lynx ou de loup et parlant de sang, de démesure, de bestialité. C'est à elle qu'on devait l'histoire de Tangara, qu'elle étirait dans tous les sens et modifiait selon le degré d'attention de son interlocuteur.

Plusieurs prétendaient qu'on aurait dû bâillonner cette Flora Tanguay, dont les bavardages ternissaient l'image déjà peu reluisante d'un homme qui, à ce qu'on sache, n'avait jamais fait de mal à personne, ni à Maggie Harrison ni à Sugar Baby, dont la mort n'était qu'un déplorable accident. Landry n'était qu'une autre des victimes de la forêt, perdu dans sa fascination pour la beauté des fleurs et des oiseaux. Il n'est qu'un point sur lequel tous étaient d'accord avec Flora Tanguay, la sauvageté de Landry, qui allait s'aggraver dans les gelées de son dernier hiver et entacher l'été suivant des dérèglements du désordre.

Après la mort de Landry, on avait cependant cru que personne, autour du lac, ne risquait d'être atteint de ce défaut d'humanité venu d'une trop grande proximité avec les bêtes. Les quelques dingues qui se baladaient encore dans le coin n'étaient pas vraiment dangereux. Il y avait le vieux patraque à Pat Tanguay, bien sûr, qui passait sa vie dans sa chaloupe, probablement pour se sauver des bavardages incessants de sa

bru, qui pouvait elle-même être comptée parmi les originaux de la place. Il y avait également Bill Cochrane, un vétéran qui entendait le vrombissement des engins de guerre dans les nuits orageuses, et Charlotte Morgan, qui se promenait en pyjama à longueur de jour et ne sortait qu'au crépuscule pour garder sa peau blanche, mais personne qui soit atteint d'un mal semblable à celui de Landry, qui avait fini par faire corps avec la forêt. Quant à Zaza Mulligan et Sissy Morgan, elles étaient seulement différentes. C'était pourtant avec elles que la sauvagerie était revenue, à cause d'elles, croyait-on sans oser le dire à voix haute, car ces filles étaient mortes, bon Dieu, dead, for Christ's sake ! C'était pourtant à cause de leur beauté et de celle de Maggie Harrison, de celle de toutes les femmes heureuses et désirables que les pièges de Pete Landry avaient surgi de la terre noire, et la violence des autres hommes avec eux.